

Sur les déesses arabes al-^cUzzā et Manāt

par Michel NICOLAS

Al-^cUzzā

La déesse mentionnée *al-^cUzzā* avec *Allāt* dans le Coran, LIII, 19. Elle est souvent assimilée à Aphrodite, comme c'est le cas chez Bar ^cAlī, dans son dictionnaire syriaque-arabe (X^e s.). À Palmyre, elle est associée à la planète Vénus en tant qu'étoile du matin mais pas du soir¹. Les « identifications » sont arbitraires et changeantes.

La racine sémitique √^cZZ se réfère, c'est bien connu, à la notion de « puissance » : Nous avons ainsi l'arabe ^cazza : « être puissant, être de valeur »², adj. ^cazīz³ ; ^cizz (masc.) et ^cizza (fém.), « puissance », « gloire » ; éthiopien guèze : ^caz(z)aza : « être puissant », ^cezzuz et ^cazziz, « puissant » ; ^cezaz, « puissance, excellence, dignité » ; sudarabique : <^czt> (fém.), « puissance » ; araméen-syriaque : ^caz (bilitère), « être puissant », ^cazīza, « puissant »⁴, « coléreux » (ce dernier sens serait une influence de l'akkadien), ^cazaz, « être puissant », ^caz(z)za/ ^cūza (masc.) et ^cezta (fém.), « puissance » ; hébreu : ^cazāz, « être puissant, cruel, violent », ^caz et ^cizzūz (adj.), « puissant », ^cazzāh (fém. de ^caz), « la puissante », nom cananéen de la ville de Gaza ; ^coz (masc.) et ^cozzāh (fém.), « puissance », ^cozzī, « puissant », nom propre dans la Bible ; phénicien et ougaritique : <^cz>, « puissant », <^czz>, « renforcer, l'emporter sur » (forme intensive, l'hébreu ^cazzaz, (Chr. V, 8) ; akkadien : *ezēzu*, « être en colère, furieux, cruel », *uzzu* (masc.) et *uzzatu* (fém.), « colère ».

Il existe plusieurs noms théophores avec cette racine : phénicien-punique : <^cz.b^cl>, litt. « la puissance de Ba^cal », <^cz.mlqrt>, « la puissance de Milqart » ; amorite : <^czzī.dgn>, « Dagan est ma force » ; hébreu : ^cozzī.yah et ^cozzī.yahū, « Yahvé est ma force » ; ^cozzī.īl, « Īl est ma force ».

La divinité arabe

Contrairement à *Allāt* et *Allāh*, le /al-/ initial *al-^cUzzā* est l'article arabe. Il semble que ce dernier ait été favorisé par l'impression qu'il y a article dans *Allāt*. Car, aussi bien dans le Coran que dans des inscriptions, *al-^cUzzā* se trouve associée à *Allāt*, mais dans peu de cas, à *Manāt*⁵. Le terme ^cUzzā, tel qu'il se présente en arabe, est le superlatif féminin, de type *fu^clā* dont le masculin est ^caf^cal. ^cUzzā donc veut dire « la plus puissante ». En réalité, c'est une arabisation

¹ Voir STARCKY, Jean et GAWLIKOWSKI, Michel, *Palmyre*, Paris : Maisonneuve, 1985, 23.

² Il existe un parallélisme sémantique en français dans le rapport entre « valeur » et « puissance », dans *valeureux* et *vaillant*, « courageux », qui dérivent de *valoir*.

³ Nom de personne, un des 99 noms de Dieu dans l'islam. Le féminin est ^cazīza(t).

⁴ Nom de personne, voir Esdras, X, 27.

⁵ Dans le Coran, sourate LIII, où les trois déesses sont mentionnées, *Allāt* et *al-^cUzzā* se trouvent dans le verset 19, et *Manāt* dans le suivant. En outre, à la bataille de Uḥud entre les musulmans et les polythéistes, Abū Sufyān, qui se trouvait dans le camp de ceux-ci, a brandi les symboles de *Allāt* et d'*al-^cUzzā*. Dans la poésie arabe ancienne où les trois déesses sont mentionnées, ces deux dernières sont souvent associées sans nécessairement y joindre *Manāt*. Ces vers de poésie sont regroupés dans l'ouvrage de IBN AL-KALBĪ, *Kitāb al-aṣnām* / Livre des idoles, cité plus bas.

qui en a fait fortuitement une forme de superlatif. Dans d'autres langues sémitiques, le terme figure avec trois différentes terminaisons : /-ī/, /-ā/ et /-yā/⁶. Il apparaît aussi sans terminaison, et dans aucune de ses formes il n'y a le superlatif, parfois plus d'une forme dans une langue :

La plus fréquente : *ʿzī* : amorite, hatréen, nabatéen, sudarabique. En arabe même, la forme terminée par /-ī/ a bien existé, d'après les sources syriaques. Ces sources l'écrivent avec /-ī/ final aussi bien en écriture syriaque (transcrivant l'arabe) qu'en arabe⁷. La terminaison /-ī/ n'est pas ici celle de la première personne du singulier, mais serait celle de l'adjectif de relation en arabe, sudarabique, amorite et cananéen-hébreu. Nous avons en araméen /-yā/, et en akkadien /-īu/ > /-ū/. L'adjectif de relation donne le sens de l'adjectif tout court, comme, en hébreu *ʿozzī*, « puissant, lié à la force », de *ʿōz* et *ʿozzāh*, « puissance », *ḥoqī*, « légal », de *ḥoq*, « légalité », et l'arabe *nūrī*, « lumineux », de *nūr*, « lumière »... Cet adjectif peut être substantivé. Et le fait que nous ayons *ʿzyā* en araméen, cela veut dire que le /ī/ dans les leçons se terminant par /-ī/ n'est pas le suffixe de la 1^{ère} pers. du sing., mais celui de l'adjectif de relation, suffixe qui est en araméen /-yā/. Les sources syriaques (voir *supra*) nous apprennent que la forme terminée par /-ī/ a été employée en arabe. Peut-être a-t-elle coexisté avec la forme se terminant par /-ā/ comme en nabatéen où les deux sont attestées. Autre hypothèse : la présence en arabe de deux terminaisons /-ā/ et /-ī/ (*ʿazzā* et *ʿazzī*) pourrait s'expliquer par l'usage de ce nom en araméen (d'où vient l'arabe) sous la forme hypocoristique connue par le suffixe /-ay/, car dans les inscriptions nabatéennes et palmyréniennes, l'écriture *ʿzī* est fréquente. De ce suffixe, seule le *yūd* est écrit יוד, syriaque ܝܘܕ, mais à prononcer *ʿazzay* et non *ʿazzī*, la voyelle /a/ n'étant pas marquée en écriture. Cette forme hypocoristique de noms propres est d'origine akkadienne et est utilisée aussi en hébreu⁸. Le cas échéant, le nom serait substantif et non adjectif, et le יוד amorite relèverait de cette même forme. Mais c'est la forme en /-ā/ qui a subsisté comme on le connaît par le Coran et par des sources arabes classiques parvenues. La terminaison /-ā/ en arabe, est celle de deux types de noms-qualificatifs, tous deux féminins⁹ et qui peuvent être substantivés : adjectif, comme *ʿaṣṣā*, « assoiffée », et superlatif, comme *kubrā*, « plus grande ». Les différentes formes que l'on trouve dans les inscriptions nabatéennes et palmyréniennes nous montrent un décalage de temps entre certaines d'entre elles, outre différentes influences. Les formes accompagnées de l'article arabe, le préfixe /al-/ et en conséquence de l'article

⁶ Nous renvoyons ici aux références les plus récentes, du fait du grand nombre de références : MARAQTEN, Mohammed, *Die semitischen Personennamen in den alt-und reichsaramäischen Inschriften aus Vorderasien*, Zürich-New York : G. Olms, 1988, 197; *Encyclopédie de l'islam*, vol. X, 2002, 1045-1046.

⁷ Voir, entre autres, PAYNE SMITH, Robert, *Thesaurus Syriacus*, vol. II, Oxford, 1901, cols. 2144 et 2829 ; MARGOLIOUTH, Jessie Payne, *Supplement to the Thesaurus S. of R. P. Smith*, Oxford, 1927, p. 245. Voir aussi es *Homélie* Isaac d'Antioche, auteur syriaque du V^e s., dans BICKELL, Gustav (éd.), *Sancti Isaaci Antiochi Doctoris Syrorum opera omnia syriace arabiceque edidit, latine vertit*, 2 vol., Giessen: Universität, 1873-1877, vol. I, 210-211.

⁸ Voir notre ouvrage sur l'ononastique, *De l'araméen à l'arabe : l'étymologie de Ziryāb & survivances onomastiques*, Paris : Publibook, 2014, 57-58 et note 68.

⁹ Noter qu'en arabe, tout pluriel, verbe, pronom, nom ou adjectif, féminin ou masculin, notamment des êtres inanimés, des animaux et parfois des êtres humains (pour ceux-ci, usage plutôt ancien), peut être rendu par le féminin singulier, dont les deux formes se terminant par /-ā/ susmentionnées. Il y a par ailleurs des noms masculins mais substantifs qui se terminent par /-ā/ comme *riḍā*, « consentement ».

sudarabique sabéen, le suffixe /-an/, et ḥaḍramoutique /-han/¹⁰, ne peuvent être que plus tardives que celles sans article.

En outre, seule la forme se terminant par /-ā/ arabe que l'on trouve aussi à côté d'autres formes en nabatéen, est féminine. Les autres formes sont masculines, ce qui veut dire qu'il s'agissait probablement d'un dieu à l'origine, devenu en raison de la forme arabe, déesse, ou bien la divinité faisait partie de celles qui sont selon les régions et les circonstances, masculines ou féminines. Nous avons comme exemple la divinité Gad de la fortune (sens aussi du mot)¹¹ qui, à Doura-Europos, est un dieu, et à Palmyre une déesse¹², et ce sous la même forme. Le soleil, divinité ou non, est masculin en akkadien (*Šamaš*), cananéen-hébreu (*Šémēš*), araméen (*Šemša*), et féminin en sudarabique et arabe (*Šams*) et ougaritique (*Šapaš*). Et, comme le fait remarquer René Dussaud, « la question de sexe est secondaire pour les entités divines »¹³.

Le mot <cz>, sans terminaison, est le nom d'une divinité édomite, et le terme *ʿūš*, dans « le pays de *ʿūš* », Job, 1,1, renvoie au nom de cette divinité¹⁴, avec en variante la sifflante /š/ à la place de /z/, voir aussi Lam. 4, 21. À côté de la forme se terminant par /-ī/, il y a *ʿzā* : araméen et nabatéen ; *ʿzyā* : araméen, nabatéen, palmyrénien.

La forme adjectivale palmyrénienne *ʿazīzū*¹⁵, transcrite parfois *ʿazīzw* serait venue de l'araméen *ʿazīza*, nom propre, probablement donné à la divinité. La terminaison par /-ū/ traduit l'influence mésopotamienne akkadienne à Palmyre où apparaissent, en outre, sous cette influence des noms de divinités comme Bōl¹⁶ et Nabū. Dans des inscriptions araméennes, nabatéennes, palmyrénienes, hatraénnes et nord-arabes anté-islamiques, la terminaison /-u/ écrite *wāw* est fréquente dans des noms propres. Elle provient d'un usage akkadien dans lequel même des noms propres étrangers étaient « suffixés » de /-u/. Cette terminaison était initialement celle du cas nominatif du nom, en akkadien, mais il semble qu'elle fût devenue dans le nord-sémitique, une forme « hypocoristique » de noms propres.

¹⁰ En liḥianite, l'article est *han* et est préfixe ; tardivement, il devient parfois *hal* annonçant l'article arabe *al* ; l'article est préfixe aussi en thamoudéen et en safaitique sous forme de *ha* (en safaitique, aussi *al*, moins fréquemment). Par ailleurs, il est probable que la voyelle /a/ de l'article-suffixe sabéen ait été longue.

¹¹ Gad figure dans la Bible comme nom propre masculin de personne.

¹² DUSSAUD, René, *Les religions de Babylonie et d'Assyrie. Les religions des Hittites et des Hourrites, des Phéniciens et des Syriens*, Paris : PUF, éd. 1949, 409.

¹³ *Ibid.*, 405.

¹⁴ V. George L. Robinson, *The Sacrophagus...*, op. cit., p. 399, 415. Le nom propre *ʿūš* apparaît plusieurs fois dans la Genèse, attribué à des personnages.

¹⁵ En néo-assyrien, figure *Azīzu*, nom de personne. Voir TALLQVIST, Knut, *Assyrian Personal Names*, Hildesheim : Olms, 1966, 49, n° 265. Il serait venu d'une influence araméenne : l'araméen *ʿAzīza* a été akkadisé en *Azīzu*. La racine correspondante en akkadien porte le sens de « colère », voir plus haut, et ne saurait donner ce nom propre. Voir *ibid.* sur un autre nom propre : *Azzu* qui serait l'akkadisation de l'araméen *ʿAzza*, « puissance », s'il n'est pas *Anzū* dans lequel il y a assimilation du /n/ (voir *infra*). Par ailleurs, le nom d'agent araméen *ʿAzōz* (à l'état absolu caractérisé par la chute du /-a/ final) est le nom propre d'un grand temple du dieu *Sin* à Harran. Voir GABRIEL, Favlos & BOUSTANY, Camille E. *Les lettres syriaques – Les grands auteurs*, I. Premiers siècles (en arabe), Beyrouth : Université libanaise, 1969, I, 41-42.

¹⁶ Voir *supra*, p. 1.

Dans des textes magiques araméens publiés par William H. Rossell¹⁷, il est question d'un être spirituel, ange ou démon, du nom de ʿaza (ou : ʿazza)¹⁸. S'il est araméen, ce terme est un substantif au sens de « puissance ». Ce serait une divinité sémitique mineure. Et, comme le suppose Rossell, quoique la forme du nom soit masculine, il peut s'agir d'une déesse. Il est possible, toutefois, que ce fût un dieu devenu ultérieurement une déesse, cas bien connu de transfert dans un sens comme dans l'autre. S'il y a transfert tardif de dieu en déesse, il peut être provoqué par la forme en arabe qui se termine en /-ā/, forme féminine¹⁹.

Cependant, la présence dans des textes magiques araméens de ʿaz(z)a (voir ci-dessus) désignant un être divin agressif suggère une origine toute autre que le rattachement à la racine sémitique √^cZZ : le nom du dieu akkadien Anzû (du sumérien ANZU(D)), duquel apparaît en akkadien une forme avec assimilation du /n/ au /z/²⁰. Si c'est le cas, l'araméen l'aurait reçu de l'akkadien en y incluant un /^c/ et faisant une « jonction » avec la racine sémitique √^cZZ qui évoque la force. De l'araméen, le nom serait passé ailleurs.

La forme arabe de ʿuzzā, avec son /-ā/ final, si elle n'est pas, comme nous l'avons fait remarquer, déformation dans l'arabe lui-même, à partir d'une forme se terminant par /-ī/, serait calquée directement sur le substantif araméen ʿaz(z)a susmentionné, en passant ou non par l'adjectif féminin arabe ʿazzā du type fa^clā, v. plus haut.

Manāt

Contrairement à Allāt dont la voyelle longue est un *alif* dans Coran LIII, 19, la voyelle longue dans Manāt est un *wāw* dans Coran LIII, 20. C'est avec *wāw* aussi que le nom figure en palmyrénien et nabatéen. Dans l'Arabie du Sud, le nom apparaît sous deux formes : <mnwt> et <mnt> (à restituer, avec certitude, une voyelle /a/ ou /ā/ prononcée entre les deux dernières consonnes de <mnt>). En nabatéen : <mnwtw>, avec un *wāw* final en plus²¹. Quoique le Coran présente la divinité comme une déesse ainsi que les sources arabes en général, Ibn al-Kalbī (m. entre 819 et 821) mentionne la divinité au masculin²². De même dans Isaïe LXV, 11, elle est présentée comme étant un dieu cananéen du nom de Menī²³, et mentionnée à côté de Gad, dieu cananéen de la fortune et qui veut dire « fortune »²⁴. Dans une inscription araméenne de Tayma, dans le nord-ouest de l'Arabie, datant du 2^e s. av. notre ère, le nom de la déesse figure

¹⁷ ROSSELL, William H. *A Handbook of Aramaic Magical Texts*, New Jersey : Shelton College, 1953, p. 143, n° 560. Les textes dateraient du V^e ou VI^e s., *ibid.*, 10.

¹⁸ L'écriture alphabétique dans les inscriptions n'indique jamais un redoublement.

¹⁹ Voir *supra*, 1.

²⁰ Voir Jean Bottéro, *Annuaire de l'EPHE*, IV^e section, Paris, 1971, 119.

²¹ Sur la terminaison en «w» de noms propres, v. *supra*, p.

²² AL-KALBĪ, Hišām b. Muḥammad, *Kitāb al-Aṣnām / Les idoles*, texte bilingue établi et traduit par Wahib Atallah, Paris : Klincksieck, 1969. Tout au long du texte, Ibn al-Kalbī utilise souvent le masculin quant à l'accord avec les noms des déesses, du fait qu'il considère celles-ci comme étant des *aṣnām*, « idoles », masculin en arabe (sing. *ṣanam*). Bien que le nom de la déesse soit écrit en arabe avec le /-t/ final, W. Atallah le transcrit avec /-h/ à sa place : *Manāh* au lieu de *Manāt*. Voir aussi « Manāt » dans *Encyclopédie de l'islam*, vol. VI, 1990, 358.

²³ Voir FREEDMAN, David Noel *et al.*, *The Anchor Bible Dictionary*, vol. 4, New York : Doubleday, 1992, 695.

²⁴ À Palmyre, Gad est une déesse, voir *supra*, 3.

<mnwh>²⁵. La disparition du /-t/ du féminin et son remplacement par /-h/ marquent l'état absolu que l'on trouve, entre autres, dans des noms propres féminins (au masculin, c'est la chute de la /-a/ final). Menūtu est en akkadien l'un des noms de la déesse Ishtar²⁶, et la forme akkadienne dans le nom en nabatéen (avec le wāw final qui correspond au /-u/) marque l'influence akkadienne²⁷.

Sens de la racine √MNW/Y en sémitique : akkadien : *manû*, « compter, calculer », aussi : « réciter hymne ou incantation » ; *menû* (*manû*) : « aimer », *mīnu* et *minnu* : « nombre, chiffre », *minûtu*, *manûtu* et *munûtu*, « compte » et « récitation », *minûtu*, « mesure », *manû*, « poids de 500 g. », *ana lā māni* (expression) : « innombrable » ; sumérien : MA.NA : « poids de 500 g. », « pesée » ; araméen : *mnā*, « donner, confier un emploi, une fonction, instituer, fixer une tâche » (Dan., V, 26), *mnā elāha malkūtaḳ*, « Dieu a compté (les jours de) ton royaume » ; *manī* (forme verbale dérivée, intensive, de *mnā*, voir Dan., II, 24, *manī malka*, « le roi a préposé », *manyūta* et *minyāna*, « calcul, arithmétique, date, chiffre, numéro, énumération, recensement », Esdras, XVI, 17, *manna* et *mana*, « la manne », *manya*, « poids », et « pesée », *mnāta*, « lot, portion » et « sort, relique » ; *mānē kawkbē*, « astrologue » ; araméen biblique : *mnē*, « compté » (Dan., V, 25), *manya*, « mine » ; grec : *mnā*, « poids » et « monnaie de valeur de 100 drachmes » ; le grec a donné le latin : *mina* d'où le français *mine* ; éthiopien : *manā*, « don, cadeau » ; *mannā*, du grec *manna*, « manne » (amharique : *mānna*) ; hébreu : *manāh* (nom féminin et verbe), « part, portion », « compter, énumérer, nommer, diviser, distribuer », *manēh*, « poids de 100 shekels » chez les Hébreux, *monīm* (plur. seul ; sing. *monēh*), « temps » (Gen., XXXI, 7, 41 et ailleurs dans la Bible), *man*, « manne », aussi « don, part » ; arabe : *manā*, « éprouver », *manna*, « donner » » (le nom d'agent intensif *al-Mannān* est l'un des 99 noms de Dieu dans l'islam) ; *mann*, « manne », aussi « don, faveur », *munna(t)* : « force » (du v. passif *munna*, « être pourvu, doué », *minā*, nom d'un village près de la Mecque où se font les sacrifices, *maniyya(t)* et *manā*, « destin, mort, trépas » (plur. *munā* utilisé comme nom propre féminin) ; *maniyy* et *minā*, « sperme, liquide séminal », *manwa(t)*, « objet de désir, chose désirée ».

La déesse Ishtar ayant été à la fois déesse de la procréation (la vie) et de la guerre (la mort), a reçu en akkadien le nom de *Menūtu*. Elle a été investie par la Triade Suprême Anou, Enlil et Ea (ou : Enki) du sort des créatures²⁸ :

Ferme, en sa main elle tient l'ensemble des pouvoirs et ne le donne qu'à son gré
Ishtar en sa main, garde serrée la longe de (tous) les peuples
La parole qui de sa bouche sort n'y revient (jamais)

²⁵ V. Solaiman A.-R. al-Theeb, *Aramaic and Nabataen Inscriptions from North-West Saudi Arabia*, Riadh, 1993, p. 34. Cette inscription la qualifie de «déesse des déesses» ʾlht ʾlhtʾ (à vocaliser ʾelāhat ʾelāhāta).

²⁶ Plusieurs noms de la même racine mnw/y sont donnés à la déesse. V. Antonius Deimel, *Pantheon Babylonian*, Rome, 1914, p. 179. V. aussi sur des noms de la déesse, Knut Tallqvist, *Akkadische Götterepitheata...*, op. cit. pp. 373-4. Étrange «coïncidence» : l'un des noms d'Ishtar, Menītu, soulève la question si le terme français et anglais «manitou» (autre écriture en anglais : manitu) qui renvoie à une divinité chez certains aborigènes de l'Amérique du Nord et ainsi nommée dans leur langue, ne fut pas d'origine akkadienne, bien que ni Deimel ni Tallqvist n'y fassent allusion.

²⁷ Voir *supra*, 3.

²⁸ Voir LABAT, René (dir.), *Les religions du Proche-Orient asiatique* – Textes babyloniens, ougaritiques, hittites, Paris : Fayard / Denoël ; 1971, 230 (II, 7, 10), 233 (VI, 13), 238 (13, 15), 251 (4), 254 (18).

La déesse, c'est auprès d'elle qu'est le conseil. Elle tient dans ses mains le sort de toutes choses
 De son regard naissent la majesté, la force créatrice de la femme et de l'homme
 Anou, Enlil et Ea t'ont exaltée, parmi les dieux ils ont fait ton pouvoir souverain le plus grand
 À la reine des dieux, aux mains de qui ont été confiés tous les pouvoirs divins.

Ishtar, dans son ascension, devient la parèdre du dieu suprême Anou, et acquiert en conséquence le nom de Antou²⁹ qui est le féminin de Anou, sachant que chaque divinité en ascension reçoit, en son honneur, multiples noms³⁰.

Remarque sur l'étymologie de Manichéus : l'explication de Menūtu nous amène à expliquer un nom de la même racine : le nom de Manichéus, du latin Manichœus qui vient du grec Manihaios, et dit « Mani » en abrégé. Selon certains, le nom se compose de *Mani* et de l'araméen *hayya*, « vivant », donc : « Mani le vivant ». Mais que veut dire *Mani* ? Je pense qu'il s'agit d'un surnom que le personnage s'était donné, et que le second mot n'est pas l'adjectif *hayya* « vivant », mais *hayyē* le pluriel de celui-ci, ou bien le substantif qui est aussi *hayyē* « la vie » (la forme unique singulier et pluriel *hayya* aux sens de « vie », et adjectif singulier et pluriel « le(s) vivant(s) », est également attestée). En tous cas, le nom est composé d'un état construit et non pas d'un nom et de son épithète ; autrement dit, le second terme est un complément de nom. Le surnom est composé de l'araméen *manya* « scrutant » à l'état construit, du verbe mentionné plus haut, *mnā*, ce qui donne *manī-hayyē(a)* : « scrutant la vie » ou « les vivants ». Ou bien c'est le participe présent du même verbe, *mānē-hayyē(a)* du même sens, cf. *mānē-kawkbē*, « scrutant les astres », c'est-à-dire « astrologue », terme que nous avons déjà cité. Et, comme le même verbe araméen veut dire aussi « donner », *mānē-hayyē(a)* peut vouloir dire « qui donne la vie », « le vivificateur »³¹.

²⁹ *Ibid.*, 93, 184 et 242. Son nom ainsi que le nom de Anou, passe, avec d'autres noms de divinités suméro-akkadiennes dans les mythologies hittite et hourrite, voir Maurice Vieyra dans *ibid.*, 505, 544.

³⁰ Voir mon article « Étymologie des noms des divinités Allāh et Allāt », dans *Lettre Selefa* n° 7-8 (octobre 2019).

³¹ Voir mon ouvrage *Les sources du muwaššaḥ andalou & traité sur le zaḡal : du chant mésopotamien antique au chant « arabo-andalou »*, Paris : Publibook, 2010, 94, n. 21.